

CHAPITRE II : L'INDIVIDU ET LES MONDES

La présence des écrivains d'origine subsaharienne vivant en France devient notoire grâce au nouveau positionnement des individus créateurs par rapport au monde environnant et au profil inédit de leur création artistique. Il s'agit tout d'abord d'un positionnement physique, dans un nouvel espace, mais aussi d'un positionnement culturel qui oblige les lecteurs à repenser les anciens cadres de lecture et d'interprétation de la littérature africaine. L'écriture contemporaine bouleverse l'horizon d'attente des lecteurs et propose de nouveaux paradigmes dans lesquels l'individualité et la liberté de création sont les enjeux majeurs de l'acte créateur.

II.1. Le nouveau positionnement

Quitte, le plus souvent volontairement¹, leur pays natal pour s'installer ailleurs, les écrivains d'origine subsaharienne contemporains entreprennent un geste profondément symbolique qui réitère, dans des circonstances nouvelles et donc avec des conséquences différentes, le geste de certains de leurs prédécesseurs qui partaient à la conquête de nouveaux horizons. Mais en assumant la condition existentielle de l'exil², ces écrivains aspirent à se libérer de toutes les déterminations antérieures à leur départ et à trouver ainsi une plus profonde liberté créatrice. L'individualisme et le désengagement de leur écriture apparaissent comme les constantes de leur positionnement sur la scène littéraire de leur pays d'adoption.

¹ Bien sûr, nous ne faisons pas abstraction du caractère complexe du positionnement des individus dans le monde contemporain. Les déplacements de population, individuels ou collectifs sont rarement volontaires et jamais gratuits. Des raisons économiques, politiques, culturelles ou même affectives, sont intrinsèques à toute migration.

² Le caractère volontaire de cet exil est mis en avant par certains écrivains, tels Nimrod qui souligne qu'à la différence de l'exil politique, l'exil volontaire est le fruit d'un choix individuel sans conséquence pour la création artistique (Nimrod et Jamal Mahjoub, « Deux écrivains face au destin de leur pays », Entretien avec Pierre Cherrauau, *D'encre et d'exil 3. Troisième rencontre internationale des écritures d'exil* RPI Centre Pompidou 2004, p. 107-130).

II.1.1. Le dire « je » : questionnement sur l'individu et l'identité

Comme nous l'avons déjà évoqué dans les pages précédentes, nous assistons dans la littérature contemporaine à l'émergence d'un individualisme sans précédent dans la culture africaine³, dont la compréhension nous permettra d'identifier la présence d'une nouvelle vision du monde et corrélativement l'édification d'une nouvelle esthétique.

L'avènement de l'individualisme

L'individu et ses différentes acceptions : personne, sujet, moi, ainsi que la problématique corollaire de l'autre ont été la préoccupation majeure de la philosophie occidentale à partir de l'Antiquité. Ces acceptions ont « presque toujours posé des difficultés quasi insurmontables à la tradition politique et philosophique occidentale »⁴. Cependant, malgré cette présence constante des interrogations sur l'individu, ce sera seulement à partir de la modernité qu'on pourra identifier l'apparition de l'individu humain comme valeur et repère stable pour les penseurs⁵. Dans la modernité, l'individu était perçu comme un centre fixe, centre de la perception du monde et de l'au-delà. Il représentait ainsi une valeur cardinale, le seuil à partir duquel on interprétait le monde existant⁶. L'individu humain était donc défini comme une entité stable, indépendante, mais ce qui préoccupait les intellectuels était de savoir quelle était sa différence spécifique par rapport à d'autres individus du monde ; en d'autres termes, quelle était son identité. L'identité se révèle donc pendant la modernité une nouvelle source de débats autour d'un concept nécessaire à la compréhension du monde. Corollaire de la problématique de l'altérité, elle a été principalement conçue, et ce de manière générale, comme

³ L'individu n'est pas une réalité totalement étrangère à la tradition culturelle africaine. La publication en 1938 par Diedrich Westermann des *Autobiographies d'Africains. Onze autobiographies d'indigènes originaires de diverses régions de l'Afrique et représentant des métiers et des degrés de culture différents* (Paris, Payot, 1943) laisse transparaitre, à travers le genre autobiographique, la création des portraits d'individus. C'est que l'autobiographie, comme le montre Y. E. Améla : « est un genre relevant de la littérature orale, prolifique aux temps anciens, dont une large collection peut parfois constituer une bibliothèque vivante, servant à établir les généalogies et l'histoire que transmettent, par voie orale, ces véritables conservateurs » (« Les autobiographies d'africains de Westermann (1938) : Textes et contextes », *Plumes allemandes. Biographies et autobiographies africaines*, A. P. Oloukpona-Yinnou et J. Riesz, (Dir.), Lomé, Presse de l'UL, 2003, p. 27). L'individualité est inscrite dans une cohérence globale, collective, elle ne détient pas de valeur autonome.

⁴ Achille Mbembe, *De la Postcolonie*, op. cit., p. 9.

⁵ Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individu moderne*, Seuil, 1983, p. 201.

⁶ Mignel Benasav, *Le Mythe de l'individu*, La Découverte, 2004, p. 15.

continuité du *même* à travers l'espace et le temps, comme unité et comme reconnaissance du *même* car :

L'identité est attachée à la notion de permanence, de maintien de repères fixes, constants, échappant aux changements pouvant affecter le sujet ou l'objet par le cours du temps. En deuxième lieu, l'identité s'applique à la délimitation qui assure de l'existence à l'état séparé, permettant de circonscrire l'unité, la cohésion totalisatrice indispensable au pouvoir de distinction. Enfin l'identité est un des rapports possibles entre deux éléments, par lequel est établie la similitude absolue qui règne entre eux, permettant de les reconnaître pour identiques.⁷

La permanence est alors apparue comme une condition nécessaire pour la définition de l'identité, mais insuffisante pour la compréhension du statut propre de l'individu humain. Pour cette raison, Stéphane Ferret a mis en évidence les différences spécifiques de trois types d'identité : *numérique*, *qualitative* et *spécifique* ou *sortale*⁸, indispensables en égale mesure pour la précision du caractère particulier d'un individu par rapport à tous les autres individus. De l'analyse de ces trois types d'identité nous pouvons dégager la présence de plusieurs constantes qui précisent le caractère spécifique de l'individu humain : le rapport de soi à soi et la permanence de ce rapport à travers le temps, le rapport à l'*Autre* et aux autres⁹ en fonction de l'appartenance à un espace spécifique. Dans ces circonstances, nous pouvons supposer que tout changement de l'un de ces éléments délimitaires pour l'identité de l'individu humain aura une incidence sur les caractéristiques de l'individu.

L'identité de soi à soi est dès le début soumise à plusieurs contraintes et, par conséquent, elle est la plus difficile à maîtriser. L'individu est perçu souvent sous plusieurs aspects. Les différences dans le langage philosophique entre individu, personne et sujet sont exemplaires de ce point de vue. Jean-Pierre Vernant par exemple a souligné la différence entre l'individu

⁷ André Green, « Atome de parenté et relation œdipienne », *L'identité*, Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi Strauss, (1983), PUF, 2007, p. 81-82.

⁸ *Le Philosophe et son scalpel. Le Problème de l'identité personnelle*, Minuit, 1993, p. 14 : « j'ai essayé ailleurs de réduire l'équivocité foncière du mot 'identité' en distinguant trois concepts :

- (i) l'identité numérique qui définit la relation qu'un particulier entretient avec lui-même tout au long de sa carrière (Socrate enfant est le même homme – *homo sapiens* – que Socrate adulte) ;
- (ii) l'identité qualitative qui désigne une ressemblance aussi poussée qu'on voudra entre un ou plusieurs particuliers (Socrate et lui-même, deux jumeaux homozygotes entre eux) ;
- (iii) l'identité spécifique ou sortale qui réunit sous une même catégorie d'espèce ou de genre des particuliers numériquement différents (Socrate et Platon sous le concept d'homme ; Socrate, Platon et un hippopotame sous le concept d'animal) ».

⁹ Il est utile de préciser que l'utilisation de la majuscule (Autre/autre) n'est pas anodine. Elle désigne inévitablement une opération d'essentialisation.

stricto sensu, la *personne* et le *sujet*¹⁰, accentuant cependant la coexistence de ces dimensions de l'être, vues comme étant des éléments solidaires, soudés autour de la figure centrale de l'individu, et qui aident à préciser son identité. C'était le profil encore stable de l'individu moderne.

La transition vers la postmodernité

Dans la transition de la modernité vers la postmodernité, le concept d'individu s'est maintenu comme repère pour la pensée¹¹, bien qu'il ait subi de nombreuses modifications. Il a en effet généré une nouvelle phase de l'individualisme caractéristique de l'époque contemporaine. L'unité de l'individu en tant qu'ensemble composé de plusieurs dimensions subit un phénomène de dislocation. Le concept d'individu *stricto sensu* a été remplacé par celui de *personne*¹². Nous pouvons donc parler dans le contexte contemporain de l'émergence de ce que Gilles Lipovetsky définit comme étant « le processus de personnalisation », équivalent à la deuxième phase de l'individualisme occidental¹³.

Pendant cette nouvelle phase, l'individu devenu *personne* serait construit sur le modèle de la multiplicité. Dans cette logique, chaque individu particulier apparaît comme une entité indépendante et singulière qui se refuserait à toute classification. Dans ces circonstances, l'identité se trouve modifiée de manière substantielle. Elle est devenue instable et plurielle, caractérisant chaque individu par des identifications partielles¹⁴.

¹⁰ « L'individu, *stricto sensu* ; sa place, son rôle dans son ou ses groupes ; la valeur qui lui est reconnue ; la marge de manœuvre qui lui est laissée, sa relative autonomie par rapport à son encadrement institutionnel ; Le sujet, quand l'individu s'exprime lui-même à la première personne, parlant en son nom propre, énonce certains traits qui font de lui un être singulier ; Le moi, la personne ; l'ensemble des pratiques et des attitudes psychologiques qui donnent au sujet une dimension d'intériorité et d'unicité, qui le constituent au-dedans de lui comme un être réel, original, unique, un individu singulier [...] ». « L'individu dans la cité », *Sur l'individu*, Seuil, 1987, p. 24.

¹¹ Voir aussi Miguel Benasayag : « Le seul roc qui surnage à la rupture que représente la fin du mythe du progrès, la seule valeur crédible de cette époque de crise, c'est l'individu, autrement dit, chacun de nous en tant qu'individu vaquant à ses occupations, courant derrière ses intérêts. » (*Le Mythe de l'individu*, op. cit., p. 9).

¹² « L'individu est cause et effet logique de l'identité. Maître de son histoire, capable avec d'autres individus autonomes de faire l'histoire du monde, il est éduqué pour tenir une fonction dans les institutions programmées par la société. La personne, par contre, a des identifications multiples, ses masques (persona). Structurellement dépendante des autres (hétéronomie), elle se contente d'assurer des rôles dans ces ensembles affectuels que sont les tribus. », Michel Maffesoli, *La Part du Diable. Précis de subversion postmoderne*, Flammarion, 2002, p. 119.

¹³ *L'Ère du vide*, op. cit., p. 7-8.

¹⁴ Voir aussi Badou Ndoye, « Cultures, traditions et identités : le différentialisme à l'épreuve de la mondialisation », *Ethiopiennes*, n°71, 2^e semestre 2003. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes>: « On peut voir dès lors que l'identité a cessé d'être une notion simple et la complexité qui la caractérise réside dans le fait que le sujet est traversé par des identifications multiples et contradictoires, mais qu'il est

stricto sensu, la *personne* et le *sujet*¹⁰, accentuant cependant la coexistence de ces dimensions de l'être, vues comme étant des éléments solidaires, soudés autour de la figure centrale de l'individu, et qui aident à préciser son identité. C'était le profil encore stable de l'individu moderne.

La transition vers la postmodernité

Dans la transition de la modernité vers la postmodernité, le concept d'individu s'est maintenu comme repère pour la pensée¹¹, bien qu'il ait subi de nombreuses modifications. Il a en effet généré une nouvelle phase de l'individualisme caractéristique de l'époque contemporaine. L'unité de l'individu en tant qu'ensemble composé de plusieurs dimensions subit un phénomène de dislocation. Le concept d'individu *stricto sensu* a été remplacé par celui de *personne*¹². Nous pouvons donc parler dans le contexte contemporain de l'émergence de ce que Gilles Lipovetsky définit comme étant « le processus de personnalisation », équivalent à la deuxième phase de l'individualisme occidental¹³.

Pendant cette nouvelle phase, l'individu devenu *personne* serait construit sur le modèle de la multiplicité. Dans cette logique, chaque individu particulier apparaît comme une entité indépendante et singulière qui se refuserait à toute classification. Dans ces circonstances, l'identité se trouve modifiée de manière substantielle. Elle est devenue instable et plurielle, caractérisant chaque individu par des identifications partielles¹⁴.

¹⁰ « L'individu, *stricto sensu* ; sa place, son rôle dans son ou ses groupes ; la valeur qui lui est reconnue ; la marge de manœuvre qui lui est laissée, sa relative autonomie par rapport à son encadrement institutionnel ; Le sujet, quand l'individu s'exprime lui-même à la première personne, parlant en son nom propre, énonce certains traits qui font de lui un être singulier ; Le moi, la personne ; l'ensemble des pratiques et des attitudes psychologiques qui donnent au sujet une dimension d'intériorité et d'unicité, qui le constituent au-dedans de lui comme un être réel, original, unique, un individu singulier [...] ». « L'individu dans la cité », *Sur l'individu*, Seuil, 1987, p. 24.

¹¹ Voir aussi Miguel Benasayag : « Le seul roc qui surnage à la rupture que représente la fin du mythe du progrès, la seule valeur crédible de cette époque de crise, c'est l'individu, autrement dit, chacun de nous en tant qu'individu vaquant à ses occupations, courant derrière ses intérêts. » (*Le Mythe de l'individu*, op. cit., p. 9).

¹² « L'individu est cause et effet logique de l'identité. Maître de son histoire, capable avec d'autres individus autonomes de faire l'histoire du monde, il est éduqué pour tenir une fonction dans les institutions programmées par la société. La personne, par contre, a des identifications multiples, ses masques (*persona*). Structurellement dépendante des autres (hétéronomie), elle se contente d'assurer des rôles dans ces ensembles affectuels que sont les tribus. », Michel Maffesoli, *La Part du Diable. Précis de subversion postmoderne*, Flammarion, 2002, p. 119.

¹³ *L'Ère du vide*, op. cit., p. 7-8.

¹⁴ Voir aussi Badou Ndoye, « Cultures, traditions et identités : le différentialisme à l'épreuve de la mondialisation », *Éthiopiennes*, n°71, 2^e semestre 2003, Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes> : « On peut voir dès lors que l'identité a cessé d'être une notion simple et de la complexité qui la caractérise réside dans le fait que le

L'identité de groupe a été elle aussi modifiée dans le contexte contemporain, comme le montre Arjun Appadurai :

Dans le monde entier, les paysages d'identité de groupe – les *ethnoscapes* – ont cessé d'être des objets anthropologiques familiers : désormais les groupes ne sont plus étroitement territorialisés, ni liés spatialement, ni dépourvus d'une conscience historique d'eux-mêmes, ni culturellement homogènes.¹⁵

La généralité de l'identification a été ainsi remplacée par des singularités en nombre indéterminé : singularités des emplacements, singularités des appartenances, singularités des filiations et singularités des langages¹⁶, phénomène mis en relation par Badou Ndoye avec le besoin ressenti par les individus d'appartenir à des univers symboliques plus sécurisants¹⁷.

Le dire « je » : le passage dans le narratif

L'affirmation de la singularité au détriment de l'identification globale est particulièrement visible dans la production littéraire. Si nous acceptons la distinction faite par Paul Ricoeur entre les deux acceptions de l'identité, en tant qu'identité *idem* et identité *ipse* :

L'identité au sens d'*idem*, déploie elle-même une hiérarchie de significations [...] dont la permanence dans le temps constitue le degré le plus élevé, à qui s'oppose le différent au sens de changement variable. Notre thèse constante sera que l'identité au sens d'*ipse* n'implique aucune assertion concernant un préteritum non changeant de la personnalité.¹⁸

Nous pouvons supposer que l'identité *ipse* représente la partie de l'individu qui lui permet de se transposer dans le monde de la fiction en tant que personnage.

Nous identifions ainsi dans la littérature un passage du « je dis » de l'individu réel en chair et en os, avec une biographie et une histoire personnelle, au « dire je » qui est le personnage-narrateur, sur le modèle de la relation d'isomorphisme décrite par Thomas Pavel pour expliquer le

aussi le sujet d'histoires plurielles enchevêtrées qu'il n'arrête pas de mettre en perspective tout au long de son histoire ».

¹⁵ *Après le colonialisme*, op. cit., p. 91.

¹⁶ Marc Augé note également cette accentuation de la singularité dans la culture contemporaine : « Au-delà de l'accent majeur mis aujourd'hui sur la référence individuelle, ou, si l'on veut, sur l'individualisation des références, c'est aux faits de singularité qu'il faudra prêter attention : singularités des objets, singularités des groupes ou des apparences, recombinaison des lieux, singularités de tous ordres qui constituent le contrepoint paradoxal des procédures de mise en relation, d'accélération, de délocalisation, trop vite réduites et résumées parfois par des expressions telles que 'homogénéisation – ou mondialisation des cultures'. », *Non-lieux*, op. cit., p. 54.

¹⁷ « Du nord au sud, la résurgence des micro-identités comme alternative à la domination d'un système perçu comme impersonnel peut être analysée comme l'expression d'un besoin d'appartenance à des univers symboliques plus sécurisants : tout se passe comme si on voulait appartenir à quelque chose de plus en plus concret et de plus en plus palpable pour faire pièce au danger, réel ou supposé, d'unification des cultures [...] ». « Cultures, traditions et identités... », op. cit.

¹⁸ *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, n. 12-13.

fonctionnement des univers secondaires¹⁹. Cette transition correspond à la deuxième étape de la construction identitaire, qui suit celle de l'individualisation et que Paul Ricœur²⁰ appelle l'identification. L'identification narrative permet donc à l'individu d'assumer de nouvelles identités, de jouer avec son identité réelle, de s'en fabriquer d'autres et de donner ainsi une nouvelle signification à son existence.

Dans le passage par la narration, la figure de l'individu subit un processus d'objectivation. Cette objectivation se réalise principalement par l'intermédiaire de ce que les théoriciens de la littérature appellent une vision²¹ ou un point de vue et qui représente la manière spécifique de chaque auteur de découper une portion de la réalité environnante. Ce découpage se réalise toujours par la médiation d'un narrateur qui peut être plus ou moins rapproché du locuteur réel du texte, selon la typologie de Tzvetan Todorov, mais aussi de Gérard Genette²². Le narrateur fonctionne ainsi comme un masque, un rôle provisoire que l'auteur réel embrasse dans le monde de la fiction, lui conférant ainsi une liberté illimitée.

Dans ce contexte, il est utile de préciser qu'il y a plusieurs degrés d'objectivation de l'individu dans le domaine fictionnel, à commencer par l'autobiographie, genre littéraire qui permet une identification quasi totale entre l'individu parlant, réel, et l'individu fictionnel, narrateur et personnage²³, jusqu'au récit construit avec un narrateur hétérodiégétique omniscient. Moins le degré d'objectivation est important, plus il est possible d'établir une relation de correspondance entre le locuteur fictionnel de l'histoire racontée et le locuteur réel, extradiégétique.

¹⁹ *Univers de la fiction*, Seuil, 1988, p. 76.

²⁰ « La deuxième étape consistera à extraire, en quelque sorte, ce 'je' du 'je dis que' pour atteindre le 'dire je'. Je placerai ce moment sous le signe non plus de l'individualisation au sens épistémologique du mot, mais de l'identification : comment quelqu'un s'identifie à soi-même en disant 'je' », « Individu et identité personnelle », *Sur l'individu*, Seuil, 1987, p. 55.

²¹ Une classification des visions, très pertinente à notre sens, a été créée par Tzvetan Todorov : « 1. Le 'je' du narrateur apparaît constamment à travers le 'il' du héros, comme dans le cas du récit classique avec un auteur omniscient ; c'est le discours qui supplante l'histoire ; 2. Soit le 'je' du narrateur est entièrement effacé derrière le 'il' du héros : nous sommes alors dans la fameuse narration objective. C'est donc l'histoire qui supplante le discours ; 3. Soit enfin le 'je' du narrateur est en égalité avec le 'il' du héros [...] le narrateur s'attache à l'un des personnages et observe tout à travers ses yeux. », *Poétique de la prose*, Seuil, 1971, p. 40.

²² *Figures III*, Seuil, 1972, p. 252.

²³ « Le 'je' de l'autobiographie désigne référentiellement l'auteur, donc une personne réelle et extratextuelle ; il désigne, en même temps, le narrateur, c'est-à-dire la voix qui raconte - interne au texte et définissable après lui ; il désigne, enfin aussi le personnage auquel arrive l'histoire racontée. », Madeleine Borgomano, *Voix et Visages de femmes. Dans les livres écrits par des femmes en Afrique francophone*, CEDA,

L'individu et la littérature africaine

Dans le contexte culturel africain, le problème de l'individu nous semble être extrêmement complexe car, à la différence du destin qu'elle a connu dans le monde occidental, la notion d'individu en Afrique n'a pas désigné pendant longtemps une réalité indépendante²⁴, comme nous l'avons suggéré en début de ce chapitre.

Louis Dumont partage l'ensemble des sociétés en deux grandes catégories : celles où les individus sont primordiaux, appelées sociétés individualistes, et celles où l'individu s'efface derrière l'idéal communautaire, les sociétés holistes. Or, la société africaine traditionnelle a été une société holiste et par conséquent l'expression de l'individualisme lui est étrangère. Lorsque l'individu s'affirme, il se manifeste toujours comme dissident par rapport à l'ensemble de la société dominante : « Si l'individualisme doit apparaître dans une société de type traditionnel, holiste, ce sera en opposition à la société et comme une sorte de supplément par rapport à elle, c'est-à-dire sous la forme de l'individu-hors-du-monde »²⁵.

Toutefois, notre hypothèse est que la littérature africaine, à partir des années 30 jusqu'à nos jours, a connu une trajectoire d'affirmation de plus en plus marquée vers l'individualité, même si les premières productions littéraires sont encore tributaires du primat de la collectivité sur l'individu. Dans cette perspective, il est intéressant de noter les stratégies textuelles employées par certains auteurs pour construire des portraits bien individualisés, tout en respectant les exigences d'une vision collective de la société. Les techniques d'écriture utilisées par les premières femmes écrivains africaines constituent d'excellents exemples de ce point de vue. Tout en parlant à la première personne du singulier, les récits des femmes, la plupart du temps des autobiographies²⁶, construisent des portraits généraux de la femme africaine. Le « je » du discours équivaut à un « nous », à l'ensemble des femmes qui partagent la même condition. Dans la même perspective, nous pouvons également analyser deux romans parus en 1956 et en 1973 : *Une vie de boy* d'Oyono et *L'Étrange destin de Wangrin*. Les narrations construites par les deux auteurs emploient les mêmes stratégies de dissimulation du « je » derrière le « nous » collectif. Même s'ils construisent des personnages

²⁴ « À commencer par cette différence fondamentale entre les conditions d'émergence de l'individu en Europe et les conditions de son émergence dans les sociétés non européennes. Dans le premier cas, individualité a rimé avec liberté, progrès, initiative, créativité, dans le deuxième, individualité a rimé d'abord avec aliénation, perte de repères, interminable déchirement. », Mahmoud Hussein, « L'individu postcolonial », *Dédale*, n°5 et 6, Printemps 1997, p. 165.

²⁵ *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 35 et 36.

²⁶ « Le 'je' de l'autobiographie renvoie alors très peu à une personne particulière affirmant son individualité ou son originalité (comme c'est souvent le cas dans l'autobiographie occidentale) ; il ne se donne pas comme la marque d'une voix unique et exceptionnelle mais bien plutôt comme la voix d'un représentant, d'un délégué. », Madeleine Borrero, *Voix et Visages de femmes africaines*, op. cit., p. 2.

singuliers, ayant une biographie et un nom propre, les narrateurs de ces deux romans nient la paternité de l'histoire. Les faits racontés gagnent une certaine forme d'extériorité par rapport au narrateur et instituent un pacte narratif dans lequel tout jugement de la part du lecteur sur le caractère véridique de l'histoire est suspendu. L'histoire racontée devient ainsi exemplaire et rattache l'individu à la communauté dont il est le représentant. Cette identification globale comme stratégie narrative peut s'expliquer par deux raisons contextuelles : au moment de la parution de ces deux romans, la plupart des valeurs prônées par la mentalité traditionnelle continuaient à constituer une référence pour les intellectuels²⁷. Ces valeurs servaient également de toile de fond aux revendications identitaires nationales. Dans ces circonstances, le projet de formulation de l'identité nationale passait, pour les intellectuels bien entendu, au-dessus de toute identification individuelle²⁸.

Suite aux bouleversements sociopolitiques consécutifs aux indépendances, l'attitude des créateurs a progressivement changé. Les changements politiques s'accompagnent de changements thématiques, comme le souligne Michel Cornaton pour qui sous « la plume des romanciers surgit un nouveau type d'homme africain au cours des trois décennies qui ont suivi les indépendances, en gros 1960-1990 »²⁹. L'individu comme entité indépendante fait donc son apparition dans les créations littéraires, tout en étant toujours envisagé en rapport avec le contexte social auquel il appartient.

À partir du milieu des années 80, le regard des créateurs s'intériorise. Luttant au début pour l'indépendance de leur pays et contre la domination coloniale puis déçus par les conséquences sur le plan politique de cette indépendance et par la pérennisation d'une situation oppressive, les écrivains, qui jusqu'alors trouvaient dans le monde extérieur les raisons au sentiment de mal vivre, découvrent à l'intérieur de leur espace d'appartenance la présence de l'injustice et de la corruption. Ce constat engendre le désaveu des valeurs traditionnelles et, corrélativement, la naissance d'une nouvelle manière de se rapporter au monde. L'individu devient la victime d'une situation extérieure qu'il ne peut pas corriger et qui limite sa liberté d'expression et de mouvement. Il est essentiellement un individu problématique³⁰.

²⁷ « Partout où la tradition est respectée, l'individu ne compte pas devant la collectivité. La famille d'abord, puis la tribu ou le village constituent des mixités dont l'intérêt ou le destin prime ou englobe celui des individus qui les composent. », Amadou Hampâté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, op. cit., p. 137.

²⁸ « L'expérience individuelle, parce qu'elle est nationale, maillon de l'existence nationale, cesse d'être individuelle, limitée, rétrécie et peut déboucher sur la vérité de la nation et du monde. », Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 243.

²⁹ *Pouvoir et Sexualité dans le roman africain. Analyse du roman africain contemporain*, L'Harmattan, 1990, p. 11.

³⁰ « Monde contingent et individu problématique sont des réalités qui se conditionnent l'une l'autre. Lorsque l'individu n'est pas problématique, ses fins lui sont données dans une évidence immédiate et le monde dont ces mêmes fins ont bâti l'édifice peut lui opposer des difficultés et des obstacles sur la voie de leur réalisation, mais sans

Cependant, dans ce contexte de désillusion généralisée nous retrouvons dans un roman de William Sassine publié en 1985 chez Présence africaine, *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui*, un profil inédit de l'individu. Ce roman est centré sur un personnage qui, comme le suggère le titre, se dévoile au fil des pages comme étant un antihéros. Nous assistons déjà dans ce roman à ce que Jean-François Lyotard appelle la déconstruction du récit, dont l'une des caractéristiques est la disparition du héros au sens classique du terme : « La fonction narrative perd ses foncteurs, le grand héros, les grands périls, les grands périples et le grand but »³¹. Le personnage perd de ce fait toute consistance et acquiert ainsi les caractéristiques d'un simulacre. Il essaie de se façonner une identité artificielle. Le langage vide de sens et les vêtements inappropriés sont les moyens utilisés par le personnage pour se créer une nouvelle identité. L'individu du roman ressemble à un artefact, à une imitation parodique de lui-même : il est par exemple le seul invité noir à une fête. Les vêtements empruntés à des amis le serrent et finissent par craquer, situation ridicule qui ne l'empêche pas de tenir des discours philosophiques devant les autres convives, dans l'unique but de leur montrer qu'il n'est pas « n'importe qui ».

Cette représentation inédite de l'individu problématique, en discordance en quelque sorte avec l'époque de sa conception, devient une tendance dominante des romans écrits à partir des années 90. Dès lors, nous pouvons parler de l'entrée de la représentation de l'individu dans une nouvelle étape, situation due en grande partie au changement de position physique et intellectuelle des écrivains d'origine africaine car en décidant de s'éloigner physiquement des repères identitaires procurés par l'inclusion dans l'espace natal, espace de l'appartenance par définition, les écrivains de la diaspora en France se trouvent contraints, dans leur espace d'accueil, de négocier une nouvelle identité et d'autres éléments d'appartenance³².

En effet, en s'installant ailleurs, pour des périodes plus ou moins longues et parfois définitivement, l'individu abandonne symboliquement la dimension spatiale et collective de son identité³³. Il se retrouve pluriel, sans appartenance fixe et donc disponible à toute nouvelle possibilité

moment où le monde extérieur a perdu contact avec les idées, où ces idées deviennent en l'homme des faits psychiques subjectifs : des idéaux. Dès lors que les idées sont posées comme inaccessibles et deviennent, empiriquement parlant, irréelles, dès lors qu'elles sont changées en idéaux, l'individualité perd le caractère immédiatement organique qui faisait d'elle une réalité non problématique. », Georg Lukacs, *La Théorie du roman*, [1920], Denoël, 1968, p. 73.

³¹ *La Condition postmoderne*, op. cit., p. 8.

³² « Diaspora does not simply refer to geographical dispersal but also to the vexed questions of identity, memory and home which such displacements produces. », Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 218-219.

³³ Nous faisons référence à la classification de l'identité faite par Stéphane Ferret, cf. supra.

d'appartenance. Il devient poly-appartenant³⁴, ce qui conduit l'individu à essayer de trouver de nouveaux points d'ancrage et ainsi d'affirmer son statut d'individu à part entière. Dans le domaine narratif, l'individu réel tente de se redéfinir, principalement par l'intermédiaire des modalités complexes de l'identification décrites par Paul Ricoeur. Les exemples de cette nouvelle dimension de l'individualité sont nombreux dans la littérature contemporaine, surtout à partir de l'an 2000. Dans la plupart des romans, les personnages apparaissent comme des individus qui veulent s'affirmer en dehors de toute limitation extérieure.

Deux romans parus en 2001 constituent de bons exemples du changement qui a affecté le profil de l'individu. *La Fabrique de cérémonies* et *Place des fêtes*, écrits par Kossi Efoui et Sami Tchak, construisent des mondes décentrés, étrangers pour l'individu. Conçus comme des voyages symboliques à la recherche de l'identité, les deux romans placent l'individu au cœur de leur problématique. Le dialogue permanent avec le père, imaginaire la plupart du temps, mais présent dans *Place des fêtes*, constitue une recherche symbolique de l'identité ainsi qu'un voyage dans l'espace de l'appartenance. La généalogie est contestée par le personnage créé par Sami Tchak et la vérité des jugements de valeur émis par le père est démentie :

J'essaie de lui mettre dans le crâne un peu de jugeote, ce qui n'est pas facile, vu que papa, d'après un examen au scanner, aurait un cerveau de la taille d'une fourmi du Pérou qui mange les lèvres d'une petite Indienne abattue par les soldats un lundi après-midi au mois d'août par exemple.³⁵

Dans le roman, le narrateur veut attirer l'attention du lecteur sur la construction progressive d'une individualité à part entière, une individualité mixte, qui se place entre deux espaces culturellement différents, mais qui revendique le droit à l'existence et à la parole : « Moi, je ne vous parle pas à cause du problème. C'est plutôt pour vous parler de moi, parce que je veux qu'on me connaisse moi aussi. Excusez-moi, c'est prétentieux, mais tout le monde veut qu'on le connaisse, c'est normal »³⁶.

Si le personnage sans nom construit par Sami Tchak essaie de trouver des manières authentiques pour définir son identité singulière dans l'espace de sa naissance, tout autre est la situation d'Edgar Fall, le personnage de *La Fabrique de cérémonies*. Partant sans le vouloir vraiment dans son pays natal, à l'initiative du directeur de *Périples Magazine*, le personnage se trouve dans la situation de devoir définir sa position entre deux espaces et deux types de récits identitaires. Le voyage se transforme en une quête de l'identité personnelle. Edgar Fall se dévoile dans le roman comme un individu sans

³⁴ « Or si le sujet n'est plus défini par le tout du groupe auquel il appartient, il cesse de se représenter lui-même comme un et clos, et se découvre pluriel, poly-appartenant [...] », Annie Montaut, « Des Enfants de minuit au Dernier soupir du Maure : Histoire de trou », *Dédale : Postcolonialisme, Décentrement, Déplacement, Dissémination*, n°5 et 6, Maisonneuve & Larose, Printemps 1997, p. 313.

³⁵ *Place des fêtes*, op. cit., p. 24.

attaches, un individu banal qui vit une vie commune, mais qui, suite au voyage dans son pays natal, commence à souffrir d'une dégradation psychique de plus en plus accentuée³⁷. L'identité antérieure, africaine, est reniée, mais aucune autre identité n'est évoquée. L'histoire du pays et le vécu sont refoulés par le personnage qui leur préfère une vie quotidienne, sans but et sans espoir.

Dans les deux romans, l'individu apparaît donc comme étranger, solitaire et isolé des autres individus. La communication est spectrale, une communication *in absentia* où l'autre ne répond pas. C'est le cas des pseudo-dialogues avec le père dans le roman de Sami Tchak et des dialogues qu'Edgar Fall entretient avec Johnny-Quinquelba et avec Urbain Mango dans *La Fabrique de cérémonies* :

D'où mon état honteux et silencieux pendant qu'Urbain Mango parle, parle comme je bois pour fluidifier mon corps. Et je ne peux pas dire qu'il me parle à moi : ma présence ne sert qu'à orienter sa voix, sa voix, sa voix qui ricoche contre les parois de mon oreille avant de lui revenir comme un sonar, lui rapportant poliment la preuve qu'il ne parle pas tout seul.³⁸

Les personnages construits par les deux romans apparaissent donc comme des individus engagés dans des relations inauthentiques avec les autres individus. Edgar Fall et le personnage sans nom de Sami Tchak refusent toute identification et toute affiliation identitaire implicite et extérieure. La recherche de l'identité et des appartenances y est envisagée comme une entreprise processuelle, en mouvement. La quête du sens et de la signification globale de l'existence reste inaboutie dans les mondes créés par les deux romanciers.

De la même manière, Calixthe Beyala et Fatou Diome mettent au cœur de leurs romans l'individu et un ensemble de questionnements liés à son ancrage dans le monde. *Femme nue*, *femme noire* et *Le Ventre de l'Atlantique*, parus en 2003, créent des portraits d'individus féminins qui cherchent, tout comme les personnages de Kossi Efovi et de Sami Tchak, à donner une cohérence à leur vie. Salie, le personnage du roman de Fatou Diome, vit en exil en France. Privée de tout contact direct avec les siens, elle met en question les caractéristiques de l'espace en tant que fondateur de l'identité. L'affiliation et le sentiment d'appartenance sont questionnés par le roman, car le « sentiment d'appartenance est une conviction intime qui va de soi. L'imposer à quelqu'un, c'est nier son aptitude à se définir librement. »³⁹

Tout comme le personnage de Fatou Diome, le personnage narrateur du roman *Femme nue*, *femme noire* essaie de se forger une nouvelle identité, en suivant une voie différente de celle tracée par la communauté dont elle ne partage pas les valeurs. Bannie par celle-ci pour son comportement asocial, Irène trouve refuge dans l'imaginaire. Dans ce monde, elle choisit des rôles

37 Il est intéressant de ce point de vue de remarquer la structure étymologique du nom du personnage (« *to fall* » signifie en anglais « tomber, déchoir »).

38 *La Fabrique de cérémonies*, op. cit., p. 28.

39 *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 170.

sociaux inédits (prêtresse, folle, sage) qui lui permettent de se libérer, provisoirement, de toute contrainte extérieure. Cette libération ouvre la voie à la négociation de nouvelles formes d'identification et met en question, comme nous le verrons dans le troisième chapitre, l'organisation sociale dans sa totalité.

La principale constatation qui se dégage de cette première observation de ces quatre romans est que les écrivains contemporains vivant en France utilisent pour la construction de leurs personnages des stratégies issues directement du contexte de la postmodernité, telles la déconstruction du profil héroïque, démarche entreprise dès 1985 par William Sassine, la mort du sujet en tant que réalité indépendante, cohérente et à l'appartenance prédéfinie, sa construction au contraire par des éléments hétérogènes. La problématique de la poly-appartenance de l'individu fictionnel nous semble être l'enjeu principal des romans évoqués. D'autres exemples pourraient être convoqués⁴⁰. Ce que tous ces textes mettent en exergue, même si tous les écrivains ne partagent pas cette conviction⁴¹, c'est le profond bouleversement des valeurs produit par l'exil, car il institue un temps et un espace de l'au-delà, régi par de nouvelles lois.

II.1.2. *Le reflet de l'individu exilé*

Le nouveau profil de l'individu, tel qu'il se reflète dans les romans ne peut pas être compris intégralement sans l'éclaircissement apporté par l'analyse de l'exil et de ses implications dans cette littérature.

L'exil : thème littéraire africain

Le thème de l'exil et de son synonyme imparfait, l'immigration⁴², définie par Abdelmalek Sayad en corrélation avec l'émigration⁴³, ont connu tout au long de l'histoire de la littérature une utilisation qui, comme le souligne Charles Bonn⁴⁴, est responsable d'une banalisation de ce domaine de la re-

⁴⁰ Voir par exemple Abdourahman Waberi, *Transit*, Gallimard, 2003, et Bessora, *53 cm*, Le Serpent à Plumes, 1999, etc.

⁴¹ Cf. Nimrod, « Deux écrivains face au destin de leur pays », *op. cit.*, p. 107-130.

⁴² Christiane Albert utilise le mot « immigration » pour désigner la situation particulière des écrivains africains contemporains (*L'Immigration dans le roman africain francophone contemporain*, Karthala, 2005). À ce terme, nous préférons celui d'exil qui, selon nous, contient, corrélativement au sens de déplacement physique des personnes, une signification de déchirement, spécifique à la situation des écrivains africains contemporains.

⁴³ Celui-ci conçoit l'immigration comme étant toujours liée à l'idée du retour, possible ou rêvé (*L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. L'Illusion du provisoire*, Raisons d'Agir, 2006, p. 137-138).

⁴⁴ « L'exil et la quête de l'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration ? », <http://www.limagrefer.org/Textes/Bonn/EmigrTunisGafaiti.htm>, communication au colloque « Littérature maghrébine d'expression française entre clichés, lieux communs et originalité », Institut Bourguiba des langues vivantes,

soixants inédits (prêtresse, folle, sage) qui lui permettent de se libérer, provisoirement, de toute contrainte extérieure. Cette libération ouvre la voie à la négociation de nouvelles formes d'identification et met en question, comme nous le verrons dans le troisième chapitre, l'organisation sociale dans sa totalité.

La principale constatation qui se dégage de cette première observation de ces quatre romans est que les écrivains contemporains vivant en France utilisent pour la construction de leurs personnages des stratégies issues directement du contexte de la postmodernité, telles la déconstruction du profil héroïque, démarche entreprise dès 1985 par William Sarrin, la mort du sujet en tant que réalité indépendante, cohérente et à l'appartenance prédefinie, sa construction au contraire par des éléments hétérogènes. La problématique de la poly-appartenance de l'individu fictionnel nous semble être l'enjeu principal des romans évoqués. D'autres exemples pourraient être convoqués⁴⁰. Ce que tous ces textes mettent en exergue, même si tous les écrivains ne partagent pas cette conviction⁴¹, c'est le profond bouleversement des valeurs produites par l'exil, car il institue un temps et un espace de l'au-delà, régi par de nouvelles lois.

II.1.2. Le reflet de l'individu exilé

Le nouveau profil de l'individu, tel qu'il se reflète dans les romans ne peut pas être compris intégralement sans l'éclaircissement apporté par l'analyse de l'exil et de ses implications dans cette littérature.

L'exil : thème littéraire africain

Le thème de l'exil et de son synonyme imparfait, l'immigration⁴², définie par Abdelmalek Sayad en corrélation avec l'émigration⁴³, ont connu tout au long de l'histoire de la littérature une utilisation qui, comme le souligne Charles Bonn⁴⁴, est responsable d'une banalisation de ce domaine de la re-

cherche littéraire. Cependant, en dépit de cette banalisation, l'analyse de la représentation littéraire de l'exil nous semble indispensable pour la compréhension de certains phénomènes littéraires et humains, car elle s'inscrit aujourd'hui dans une dynamique davantage complexe du monde contemporain dans lequel, comme le souligne Arjun Appadurai, les déplacements des populations ont atteint une dimension inédite et « suivent la même logique que la médiation électronique »⁴⁵. Quels que soient ses motivations et ses acteurs, populations entières ou individus isolés, l'exil implique une perte des repères antérieurs et la reconstruction de nouveaux repères existentiels.

Dans la multitude des travaux dédiés à ce thème, une classification et une clarification du concept d'exil sont nécessaires. Ses différents aspects ont été inventoriés par Jean-Pierre Makouta-Mboukou⁴⁶ : l'exil déportation, l'exil fuite et l'exil bannissement. Cette classification lui sert de point d'appui pour l'analyse et l'interprétation de la représentation littéraire de l'exil, des textes profanes jusqu'aux textes bibliques, sans faire la distinction entre les situations historiques et les situations fictionnelles. Appliquée au contexte culturel, cette classification révèle ses limites : elle reflète une vision de la réalité trop schématique, qui ne laisse pas de place pour le caractère particulier du phénomène qu'elle tente de décrire. L'exil déportation, faisant référence à l'histoire du peuple juif, est rarement rencontré dans la littérature africaine, contrairement à l'exil fuite et bannissement qui représentent l'image même de l'exil assumé par la plupart des écrivains d'origine africaine.

De ce fait, l'exil nous apparaît tout d'abord comme une condition de l'individu qui a été obligé ou qui a désiré quitter son pays natal pour s'installer ailleurs et secondairement comme un thème littéraire, reflétant parfois la condition réelle de l'écrivain. La colonisation, les dominations internes en Afrique, mais aussi des conflits divers en ont été les raisons historiques engendrant des formes diverses d'exil : politique, économique, collectif, individuel, intérieur, etc.

En tant que thème littéraire, l'exil apparaissait déjà, dans les années 40, comme source et moteur de l'écriture. Dans *Cahier d'un retour au pays natal*⁴⁷ d'Aimé Césaire, comme d'ailleurs dans toute la littérature africaine de l'époque, l'exil était perçu comme un éloignement provisoire de la terre mère, qui infligeait à l'individu un sentiment de culpabilité et de mal-être. Ce sentiment pouvait néanmoins être annulé par un retour espéré et rêvé à un chez soi toujours présent, qui fonctionnait comme un point d'ancrage. Le pays natal était idéalisé, vu comme une matrice identitaire, caractérisée par l'immutabilité. Il constituait toujours un repère pour l'individu éloigné provisoirement. Après les indépendances, cette vision de l'exil subit de

⁴⁵ Après le colonialisme, op. cit., p. 31.

⁴⁶ Littératures de l'exil. Des textes sacrés aux œuvres profanes. Étude comparative, L'Harmattan, 1993, p. 14.

⁴⁷ 19301 Bordes, 1047

⁴⁰ Voir par exemple Abdourahman Waberi, *Transit*, Gallimard, 2003, et Bessora, 53 cm, Le Serpent à Plumes, 1999, etc.

⁴¹ Cf. Nimrod, « Deux écrivains face au destin de leur pays », op. cit., p. 107-130.

⁴² Christiane Albert utilise le mot « immigration » pour désigner la situation particulière des écrivains africains contemporains (*L'Immigration dans le roman africain francophone contemporain*, Karthala, 2005). À ce terme, nous préférons celui d'exil qui, selon nous, contient, corrélativement au sens de déplacement physique des personnes, une signification de déchirement, spécifique à la situation des écrivains africains contemporains.

⁴³ Celui-ci conçoit l'immigration comme étant toujours liée à l'idée du retour, possible ou rêvé (*L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, L'Édition du provisoire, Raisons d'Agir, 2006, p. 137-138).

⁴⁴ « L'exil et la quête de l'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration ? », <http://www.limagrefer.org/Textes/Bonn/EmigrTunisGafaiti.htm>, communication au colloque « Littérature maghrébine d'expression française entre clichés, lieux communs et originalité », Institut Bourguiba des langues vivantes, Tunis, 28-29 avril 2000.

cherche littéraire. Cependant, en dépit de cette banalisation, l'analyse de la représentation littéraire de l'exil nous semble indispensable pour la compréhension de certains phénomènes littéraires et humains, car elle s'inscrit aujourd'hui dans une dynamique davantage complexe du monde contemporain dans lequel, comme le souligne Arjun Appadurai, les déplacements des populations ont atteint une dimension inédite et « suivent la même logique que la médiation électronique »⁴⁵. Quels que soient ses motivations et ses acteurs, populations entières ou individus isolés, l'exil implique une perte des repères antérieurs et la reconstruction de nouveaux repères existentiels.

Dans la multitude des travaux dédiés à ce thème, une classification et une clarification du concept d'exil sont nécessaires. Ses différents aspects ont été inventoriés par Jean-Pierre Makouta-Mboukou⁴⁶ : l'exil déportation, l'exil fuite et l'exil bannissement. Cette classification lui sert de point d'appui pour l'analyse et l'interprétation de la représentation littéraire de l'exil, des textes profanes jusqu'aux textes bibliques, sans faire la distinction entre les situations historiques et les situations fictionnelles. Appliquée au contexte culturel, cette classification révèle ses limites : elle reflète une vision de la réalité trop schématique, qui ne laisse pas de place pour le caractère particulier du phénomène qu'elle tente de décrire. L'exil déportation, faisant référence à l'histoire du peuple juif, est rarement rencontré dans la littérature africaine, contrairement à l'exil fuite et bannissement qui représentent l'image même de l'exil assumé par la plupart des écrivains d'origine africaine.

De ce fait, l'exil nous apparaît tout d'abord comme une condition de l'individu qui a été obligé ou qui a désiré quitter son pays natal pour s'installer ailleurs et secondairement comme un thème littéraire, reflétant parfois la condition réelle de l'écrivain. La colonisation, les dominations internes en Afrique, mais aussi des conflits divers en ont été les raisons historiques engendrant des formes diverses d'exil : politique, économique, collectif, individuel, intérieur, etc.

En tant que thème littéraire, l'exil apparaissait déjà, dans les années 40, comme source et moteur de l'écriture. Dans *Cahier d'un retour au pays natal*⁴⁷ d'Aimé Césaire, comme d'ailleurs dans toute la littérature africaine de l'époque, l'exil était perçu comme un éloignement provisoire de la terre mère, qui infligeait à l'individu un sentiment de culpabilité et de mal-être. Ce sentiment pouvait néanmoins être annulé par un retour espéré et rêvé à un chez soi toujours présent, qui fonctionnait comme un point d'ancrage. Le pays natal était idéalisé, vu comme une matrice identitaire, caractérisée par l'immuabilité. Il constituait toujours un repère pour l'individu éloigné provisoirement. Après les indépendances, cette vision de l'exil subit de

⁴⁵ *Après le colonialisme*, op. cit., p. 31.

⁴⁶ *Littératures de l'exil. Des textes sacrés aux œuvres profanes. Étude comparative*, L'Harmattan, 1993, p. 14.

⁴⁷ [1930] Bordes, 1947.

profondes modifications même si, comme le souligne Florence Paravy⁴⁸, il continue à être accompagné par le motif du retour. Deux nouvelles représentations de l'exil sont apparues dans la culture africaine, conséquences de circonstances historiques différentes.

Déjà en 1961, date de la parution chez Julliard de *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, apparaît une transformation profonde du thème de l'exil. Le roman met en scène un exil inédit, l'exil d'un peuple tout entier, éloigné de ses propres valeurs par l'introduction de l'école occidentale, mais aussi l'exil d'un individu, Samba Diallo, fils de chef africain et meilleur élève de l'école coranique, parti pour une courte période en France. Ce départ, même provisoire, est envisagé comme une entrée frauduleuse dans la culture de l'autre, du vainqueur, et constitue ainsi une acceptation implicite des valeurs que celle-ci véhicule. Le thème de l'exil croise dans ce roman celui des conflits des cultures et des identités, mais aussi celui des rapports complexes entre deux types de sociétés : la société individualiste occidentale et la société musulmane, collective. Critiquée pour son individualisme et pour la « prolifération de la surface »⁴⁹ prônée par la science, la culture occidentale est tenue pour responsable d'un éloignement de l'individu de lui-même. L'exil choisi au sein de cette culture opère une transformation indéniable de l'individu. L'aventure dans le territoire de l'autre est périlleuse, menant à la destruction de l'être et à la perte de ses repères identitaires : « Il arrive que nous soyons capturés au bout de notre itinéraire, vaincus par notre aventure même »⁵⁰.

Ainsi, la mort du personnage équivaut dans le roman à une punition symbolique, accomplie par le fou en tant que représentant symbolique de la communauté. Le refus de se réinscrire dans la tradition, dans le temps de la communauté guidé par l'acte religieux, est en effet puni par celle-ci :

— Promets-moi que tu prieras demain
— Non, je n'accepte pas... Sans y prendre garde, il avait prononcé ces mots à haute voix. C'est alors que le fou brandit son arme, et soudain, tout devint obscur autour de Samba Diallo.⁵¹

L'exil devient synonyme d'une faute, la faute d'une trop grande individualisation et la faute d'être devenu autre :

Il nous apparaît soudain que, tout au long de notre cheminement, nous n'avons cessé de nous métamorphoser, et que nous voilà devenus autres. Quelquefois, la métamorphose ne s'achève pas, elle nous installe dans l'hybride et nous y laisse. Alors nous nous cachons, remplis de honte.⁵²

Simultanément à cette forme d'exil symbolique (mais qui a quand même comme point de départ le déplacement physique d'un espace à un

⁴⁸ *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, L'Harmattan, 1999, p. 29.

⁴⁹ « Votre science est le triomphe de l'évidence, une prolifération de la surface. Elle fait de vous les maîtres de l'extérieur mais en même temps elle vous y exile, de plus en plus. », *L'Aventure ambiguë*, op. cit., p. 90.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 124.

⁵¹ *Ibid.*, p. 187.

⁵² *Ibid.*, p. 125.

profondes modifications même si, comme le souligne Florence Paravy⁴⁸, il continue à être accompagné par le motif du retour. Deux nouvelles représentations de l'exil sont apparues dans la culture africaine, conséquences de circonstances historiques différentes.

Déjà en 1961, date de la parution chez Julliard de *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, apparaît une transformation profonde du thème de l'exil. Le roman met en scène un exil inédit, l'exil d'un peuple tout entier, éloigné de ses propres valeurs par l'introduction de l'école occidentale, mais aussi l'exil d'un individu, Samba Diallo, fils de chef africain et meilleur élève de l'école coranique, parti pour une courte période en France. Ce départ, même provisoire, est envisagé comme une entrée frauduleuse dans la culture de l'autre, du vainqueur, et constitue ainsi une acceptation implicite des valeurs que celle-ci véhicule. Le thème de l'exil croise dans ce roman celui des conflits des cultures et des identités, mais aussi celui des rapports complexes entre deux types de sociétés : la société individualiste occidentale et la société musulmane, collective. Critiquée pour son individualisme et pour la « prolifération de la surface »⁴⁹ prônée par la science, la culture occidentale est tenue pour responsable d'un éloignement de l'individu de lui-même. L'exil choisi au sein de cette culture opère une transformation indéniable de l'individu. L'aventure dans le territoire de l'autre est périlleuse, menant à la destruction de l'être et à la perte de ses repères identitaires : « Il arrive que nous soyons capturés au bout de notre itinéraire, vaincus par notre aventure même »⁵⁰.

Ainsi, la mort du personnage équivaut dans le roman à une punition symbolique, accomplie par le fou en tant que représentant symbolique de la communauté. Le refus de se réinscrire dans la tradition, dans le temps de la communauté guidé par l'acte religieux, est en effet puni par celle-ci :

– Promets-moi que tu prieras demain
– Non, je n'accepte pas... Sans y prendre garde, il avait prononcé ces mots à haute voix. C'est alors que le fou brandit son arme, et soudain, tout devint obscur autour de Samba Diallo.⁵¹

L'exil devient synonyme d'une faute, la faute d'une trop grande individualisation et la faute d'être devenu autre :

Il nous apparaît soudain que, tout au long de notre cheminement, nous n'avons cessé de nous métamorphoser, et que nous voilà devenus autres. Quelquefois, la métamorphose ne s'achève pas, elle nous installe dans l'hybride et nous y laisse. Alors nous nous cachons, remplis de honte.⁵²

Simultanément à cette forme d'exil symbolique (mais qui a quand même comme point de départ le déplacement physique d'un espace à un

autre) la littérature africaine enregistre l'apparition d'un autre exil qui n'a comme point de départ aucun déplacement physique proprement dit des personnages, mais le sentiment d'enfermement dans un espace physique donné, espace dominé par des figures autoritaires.

L'exil intérieur

Dans le contexte d'après les indépendances en Afrique subsaharienne, les pouvoirs en place confisquent souvent aux individus le droit à la parole et au déplacement. Cette censure intellectuelle et physique engendre l'apparition d'un sentiment d'enfermement, reflété dans la littérature par trois romans, notamment *Le Cercle des tropiques*, *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *La Vie et demie*⁵³.

Dans chacun de ces romans, le narrateur subit un état carcéral perpétuel. La métaphore du zinc dans le roman de Alioum Fantouré, les morts et les renaissances successives des opposants du Guide Providentiel, dans le roman de Labou Tansi, ainsi que le cercle du *donsomana* à l'intérieur duquel se réalise le rituel de purification du maître chasseur Koyaga, dans le roman de Kourouma, réalisent un enfermement symbolique du monde sur lui-même qui engloutit et immobilise tout ce qui se trouve à l'intérieur.

Éprouvant ce sentiment d'enfermement physique, l'individu représenté dans ces romans essaie, par l'intermédiaire de l'imagination, de s'éloigner de ce monde clos. Il se place en quelque sorte à l'extérieur de l'espace fictionnel, afin de juger le monde hostile qui l'entoure. C'est ainsi que le narrateur du roman *La Vie et demie* affirme dans son *Avertissement* se situer à l'extérieur du monde de l'absurde qu'il décrit : « La Vie et Demie, ça s'appelle écrire par étourderie. Oui, Moi qui vous parle de l'absurdité de l'absurde, moi qui inaugure l'absurdité du désespoir – d'où voulez-vous que je vous parle, sinon du dehors ? »⁵⁴. Refusant ce monde, l'individu trouve refuge dans l'imagination. Son enfermement dans le monde de la dictature donne naissance à un exil intérieur, défini par Roland Jaccard comme étant un « retrait de la réalité chaude, vibrante, humaine, directe ; et repli sur soi, [...] fuite dans l'imaginaire »⁵⁵.

Cette représentation de l'exil intérieur dans la littérature africaine engendre l'émergence dans la conscience de l'individu du sentiment tragique de l'existence, défini par Gabriel Liiceanu comme « la rencontre d'un être conscient, limité, avec sa propre finitude perçue comme limite »⁵⁶. Découvrant les limites du pouvoir de la parole de corriger le réel, découvrant en d'autres termes sa propre limite, l'écrivain africain, à partir de 1960, devient une personne foncièrement tragique, se réfugiant dans la création et dans

⁵³ Respectivement : Alioum Fantouré, *Présence Africaine*, 1972 ; Ahmadou Kourouma, *Seuil*, 1998 et Sony Labou Tansi, *Seuil*, 1979.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 9.

⁵⁵ *L'Exil intérieur. Schizoïdie et Civilisation*, PUF, 1975, p. 8.

⁵⁶ *Tragical. O fenomenologie a limitei și a depășirii ei*, București. Humanitas, 1993, p. 47.

⁴⁸ *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, L'Harmattan, 1999, p. 29.

⁴⁹ « Votre science est le triomphe de l'évidence, une prolifération de la surface. Elle fait de vous les maîtres de l'extérieur mais en même temps elle vous y exile, de plus en plus. », *L'Aventure ambiguë*, *op. cit.*, p. 90.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 124.

⁵¹ *Ibid.*, p. 187.

⁵² *Ibid.*, p. 125.

l'imagination, comme dernier univers où sa liberté puisse s'exprimer. L'exil intérieur équivalait ainsi à un investissement créatif qui donne naissance à des œuvres qui perpétuent un renvoi incessant entre le moi créateur et les mondes.

À partir des années 90, le thème de l'exil connaît dans la littérature un traitement très différent. Il est dédramatisé et en quelque sorte banalisé. Cette situation est due principalement au fait qu'il devient la condition commune des écrivains qui ont décidé, la plupart du temps délibérément, de quitter leur pays pour s'installer ailleurs. L'exil devient une condition paradigmatique de l'écrivain postcolonial⁵⁷ qui s'inscrit dans une dynamique plus générale du monde global, marquée par le phénomène de généralisation du mouvement territorial⁵⁸. L'exil en tant que situation réelle des individus manifeste désormais une tendance à la pérennisation. À la différence de leurs prédécesseurs, les écrivains contemporains vivent leur exil comme temps ancré dans le présent ou orienté vers le futur et non pas comme étape limitée dans le temps⁵⁹ : « Les enfants de la postcolonie sont, à notre connaissance, les premiers à user sans complexe du double passeport, à jouer sur deux, trois ou quatre tableaux, à se considérer comme africains et à vouloir dépasser cette appartenance »⁶⁰. L'éloignement du pays natal se veut la manifestation d'un choix libre, entièrement assumé, mais qui nécessite la négociation d'une nouvelle identité, à la croisée des espaces et des origines. Il implique, comme le souligne Homi Bhabha⁶¹, une relocalisation du monde et de la maison dans un nouvel espace dépourvu de sacré, car dépourvu de tout contrôle identitaire, familial ou communautaire.

En tant que condition existentielle, l'exil institue dans le monde contemporain un nouveau temps et un nouvel espace, celui de l'au-delà, l'au-

⁵⁷ Homi K. Bhabha, « The World and the Home », in *Dangerous Liaison. Gender, Nation and Postcolonial Perspectives*, Anne McClintock, Aamir Mufti and Ella Shohat, (Dir.), Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004, p. 445-455.

⁵⁸ « Dans le cas des lettres contemporaines, on peut observer que la délocalisation est l'une des dynamiques du monde global, tant pour ce qui regarde les immigrés (Mexicains aux États-Unis, Turcs en Allemagne, Maghrébins et Africains en France) que les exilés (souvent politiques) ou les voyageurs (des professionnels-employés, fonctionnaires internationaux, universitaires ou touristes). », Jean-Marc Moura, « Les influences et permanences coloniales dans le domaine littéraire », *op. cit.*, p. 174.

⁵⁹ Cette situation de pérennisation de l'exil met en question, théoriquement, la pertinence même de cette notion. Dépourvu de la dimension de contrainte, d'obligation et de désir de retour, l'exil est une réalité qui ne peut désigner que métaphoriquement les situations réelles de la vie des écrivains contemporains. Tout comme la notion de diaspora, que nous analyserons dans le dernier chapitre, l'exil fait référence à un changement de statut de l'individu dans le monde contemporain.

⁶⁰ Abdourahman A. Waberi, « Les enfants de la postcolonie... », *op. cit.*, p. 11.

⁶¹ « In the house of fiction you can hear, today, the deep stirring of unhomely. You must permit this awkward word – 'unhomeley' – because it captures something of the estranging sense of the relocation of the home and the world in an unhallowed place. », *The World and the Home*, *op. cit.*, p. 445.

delà des origines fixes et du passé individuel et collectif, l'au-delà des héritages et des déterminations positives, un temps et un espace de la pure potentialité ainsi que de la révision nécessaire de tous les repères antérieurs. Il réalise une étonnante pérennisation du provisoire⁶² dans le présent spatial et temporel, où de nouveaux positionnements sont négociés par des processus complexes d'identification. La littérature devient le terrain favorable de la manifestation des identités complexes et plurielles de l'être dans l'au-delà et le territoire de la création d'un lien inédit entre l'exil et l'identité.

L'exil choisi et la pérennisation d'une condition

Le thème de l'exil a donc subi de nombreuses modifications au cours des deux dernières décennies. Les romanciers contemporains n'innovent pas, certes, dans le choix de ce thème si fréquenté par la littérature africaine, mais ils innovent dans la manière de le concevoir comme condition pérenne et comme manifestation de la liberté dans un présent où tout est à reconstruire. De plus, dans leurs romans, c'est en exil que l'individu bénéficie de la possibilité de négocier une nouvelle identité, ou plusieurs identités, libérées des attaches familiales et culturelles antérieures :

il est certain que l'exilé bénéficie de ce renvoi que la langue opère sur sa personne. Il y a d'abord le fait qu'il devient une personne, et une personne bizarrement singulièrement entifiée, singulièrement fondée dans son identité d'une manière tout à fait inattendue. Je veux dire qu'il n'est jamais autant identique à lui-même que lorsqu'il est en exil. Ce qui est un singulier moyen pour assurer son identité.⁶³

L'une des premières manifestations de cette nouvelle perspective apparaît dans le roman *53 cm*. Fille d'un Gabonais et d'une Suisse, Bessora donne naissance dans son roman à un personnage, Zara, qui partage avec son auteur une multiple identité filiale. Née à Bruxelles, Zara décide de quitter la Suisse où elle menait une vie trop bien organisée, pour s'installer avec sa fille, Marie, en France afin d'y poursuivre ses études : « Ma vie que je gagne si bien à m'ennuyer, je sens qu'elle m'échappe, me glisse entre les doigts. C'est une vie sablonneuse. Je prends un papier, griffonne ma démission, et la faxe à mes patrons⁶⁴. Vivant en exil de manière volontaire, Zara se voit cependant confrontée à un milieu hostile dans lequel elle doit en permanence justifier sa présence. Elle doit aussi justifier le choix qu'elle a fait. Prise entre la Préfecture, l'OMI et la CAF, Zara mène une vie dans un permanent état

⁶² « Être dans l'au-delà », donc, c'est habiter un espace 'entre-temps', comme vous le dira n'importe quel dictionnaire. Mais habiter 'dans l'au-delà', c'est aussi, comme je l'ai montré, faire partie d'un temps révisionnaire, d'un retour au présent pour redécrire notre contemporanéité culturelle ; réinscrire notre communauté humaine, historique ; *toucher le bord le plus proche du futur*. », Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture*, op. cit., p. 38.

⁶³ Charles Melman, « Les effets subjectifs de la migration linguistique », *D'un inconscient postcolonial, s'il existe*, Association freudienne internationale/Maison de l'Amérique Latine, 1995, p. 253.

⁶⁴ Le Serment à Plumes, 1000, n. 130.

provisoire, menacée toujours d'être expulsée, menace qui se concrétise à la fin du roman : elle tombe amoureuse d'un officier de police et, en « situation irrégulière, elle est expulsée par neuf flics venus à la demande de Jean Christophe »⁶⁵.

Traité de manière ironique, le thème de l'exil volontaire révèle dans le roman de Bessora la complexité des rapports avec l'autre, perçu dans la proximité spatiale et temporelle en tant que proche. Le Français méfiant et réfractaire à la présence de l'immigré, dont il essaie toujours de limiter la marge d'action dans les méandres de la bureaucratie, est cependant considéré comme un objet d'étude anthropologique :

Tu sais, au commencement du temps, il y a sept ans, j'habite chez ma sœur Ninon, dans ton village *Ile de France*. *Ile de France* est très semblable aux villages argonautes des *Îles Trobriand* situées au large de l'Australie. Elle se divise en deux anneaux : *Paris*, anneau central et sacré, centre de la vie civile, et *Banlieue*, anneau périphérique et profane, lieu de la vie sauvage.⁶⁶

Envisagé en tant qu'objet d'étude anthropologique le Français subit, dans le roman, un processus de dé-légitimation qui s'inscrit dans une démarche postmoderne et postcoloniale. La position de l'autre est ainsi revalorisée dans le cadre d'une conception qui met en question la justesse de ses actes, sa méfiance et le dispositif complexe qu'il a mis en place pour dominer les immigrés.

De nombreux romans, à partir de 2000, ont forgé leur discours sur ce même type de démarche délégitimante qui se réalise par l'intermédiaire du questionnement du statut de l'exilé en France. Par exemple, le roman de Sami Tchak, *Place des fêtes*, met en scène un monde habité par un individu né en France de parents immigrés, sur la lignée tracée par les premiers romans de Calixthe Beyala, tels *Le Petit Prince de Belleville* et *Maman a un amant*⁶⁷. Le personnage essaie dans des dialogues avec son père de comprendre et ensuite de déconstruire les idées reçues des uns sur les autres, des immigrés sur les Français et des Français sur les étrangers, notamment sur les Noirs. La patrie, le clan et la race deviennent les cibles de prédilection de son discours ironique et irrévérencieux⁶⁸. À partir de sa position entre les deux champs : « Je suis Français même si je ne suis pas vraiment Français, parce que ma peau ne colle pas avec mes papiers. Mais je sais que je ne suis pas de là-bas non plus »⁶⁹, le personnage sans nom de Sami Tchak essaie de jouer un rôle d'intercesseur dans le dialogue entre les Noirs et les Blancs. Il se déclare un être sans patrie, entre le blanc et le noir, ce qui lui permet de se positionner avec lucidité entre les deux visions différentes de la réalité et ainsi de les réajuster : « Mais, vous savez, je sais que, né ici, je suis un corps sans patrie,

⁶⁵ *Ibid.*, p. 198.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 37-38.

⁶⁷ Albin Michel, 1992 et 1993.

⁶⁸ Tous les chapitres du roman commencent par « Putain... ».

⁶⁹ Sami Tchak, *Place des fêtes*, op. cit. p. 22.

il ne faut pas se faire d'illusion là-dessus »⁷⁰. Il affirme ainsi son manque d'ancrage dans son pays natal, de même que le droit d'exister comme entité libre.

Dans ce même contexte de l'entre-deux se situe le personnage narrateur du roman de Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*. Salie, à la différence du personnage de Sami Tchak, a choisi de vivre en France. Dans ce roman, l'exil est une condition assumée, fruit d'une démarche volontaire, bien que dictée par des raisons extérieures. Salie est née au Sénégal, sur l'île de Niodor, espace fermé sur lui-même et très attaché à la tradition : « Cette société insulaire, même lorsqu'elle se laisse approcher, reste une structure monolithique impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers. Ici tout le monde se ressemble »⁷¹. Elle est difficilement acceptée par la communauté. Fille sans père, elle est marginalisée et reléguée dans la position d'autre du fait de sa bâtardise : « J'ai grandi avec un sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est ma vie même. En baissant les paupières, c'était mon être tout entier que je cherchais à dissimuler. Longtemps mon sourire a signifié : 'Pardon' »⁷². De ce fait, le départ pour la France lui apparaît comme la seule solution pour se libérer du poids de la collectivité. L'exil équivaut dans le roman à une deuxième naissance, une promesse de liberté et de vérité : « Partir c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances »⁷³. Construisant son discours pour plusieurs destinataires (son frère, sa communauté passée et sa communauté d'accueil), la narratrice adopte une position critique par rapport à la civilisation occidentale, dont le trop grand individualisme est vu comme un facteur de solitude : « Perdue dans l'univers citadin, chaque tortue traîne sa carapace au rythme de son souffle⁷⁴ », mais aussi par rapport au monde traditionnel qui tend à engloutir les destins singuliers de chaque individu :

La communauté traditionnelle est sans doute rassurante, mais elle vous happe et vous asphyxie. C'est un rouleau compresseur qui vous écrase pour mieux vous digérer. Les liens tissés pour rattacher l'individu au groupe sont si étouffants qu'on ne peut songer qu'à les rompre.⁷⁵

En réalisant ainsi la critique des deux mondes, Salie assume, tout comme le personnage de Sami Tchak, une position intermédiaire qui espère corriger les deux visions du monde sans parti pris. Elle se déclare hybride, à la croisée des espaces et des origines, sans point d'ancrage fixe. L'exil, malgré la solitude qui lui est nécessairement annexée, semble ainsi une situation idéale. Ceci équivaut à un suicide symbolique suivi d'une renaissance dans un monde dépourvu de toute limitation et de toute détermination identi-

⁷⁰ *Ibid.*, p. 290.

⁷¹ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op. cit., p. 77.

⁷² *Ibid.*, p. 226.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*, p. 104.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 171.

taire : « L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire, car vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur les bases des erreurs du destin, mais de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination »⁷⁶.

Contrairement aux romans de Fatou Diome et de Sami Tchak, qui suggèrent l'existence d'une possible conciliation entre les identités multiples des personnages, *Femme nue*, *femme noire* et *La Fabrique de cérémonies* mettent en évidence des optiques différentes. Irène, tout comme Salie, est une figure dissidente de la société. Elle n'est pas acceptée par la communauté, en même temps qu'elle refuse de se plier aux normes imposées par celle-ci : « Je ne peux pas ignorer le mépris à mon égard. Il est si manifeste qu'il imprègne l'atmosphère. Pour eux je suis une fille des rues, une traînée »⁷⁷. Son exil est un bannissement, mais dépourvu de la dimension d'éloignement géographique dont bénéficie l'exil volontaire de Salie. Il constitue toujours un éloignement, mais dans un monde de la liberté, de l'imagination et de la folie. Accueillie par un couple de jeunes, après avoir volé le cadavre d'un bébé, Irène vit dans l'espace de leur maison l'expérience de l'exil intérieur. Elle revendique le droit à l'individualisation dans un monde dominé par les lois strictes de la cohésion de groupe et ainsi elle se révolte contre les stéréotypes de la société : « Elles prétendent qu'aucun être humain n'existe en tant qu'électron libre, mais que chacun fait partie d'un système de dépendance complexe »⁷⁸. Vivant en état de réclusion, Irène découvre à la fin de son exil que le retour au sein de la société lui est défendu. Arrivée dans son village avec l'intention de se réconcilier avec sa mère et par l'intermédiaire de celle-ci avec la communauté entière, elle est tuée. Sa mort acquiert donc une valeur symbolique. Elle équivaut à une punition à valeur équilibrante similaire à celle que nous avons identifiée dans *L'Aventure ambiguë*, infligée par la communauté à l'individu dissident, marqué par la faute du désir d'une trop grande individualisation et par la négation des règles inscrites tacitement dans la cohérence de la tradition et de la communauté.

Kossi Efovi bâtit lui aussi son roman *La Fabrique de cérémonies* sur le modèle du retour impossible, sans mettre pour autant l'accent sur le rapport entre l'individu et la collectivité. Ici ce n'est plus la collectivité qui conditionne le destin de l'individu, mais l'Histoire. Vivant son exil de manière volontaire en France, Edgar Fall revient au Togo à l'initiative du directeur de *Périples Magazine*. De retour dans son pays, il a l'impression de revenir en arrière vers une vie qu'il avait laissée loin derrière lui : « C'est-à-dire que j'aurais pu ne jamais y revenir. Comme je l'avais décidé à la mort de ma mère. Rester caché dans mon grenier parisien. À garder le rythme où ça se vit [...] »⁷⁹. Des souvenirs douloureux envahissent le personnage qui se

⁷⁶ *Ibid.*, p. 226.

⁷⁷ Calixthe Beyala, *Femme nue, femme noire*, op. cit., p. 33.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 97.

⁷⁹ Kossi Efovi, *La Fabrique de cérémonies*, op. cit., p. 121.